

MAJA BRICK

**OPÉRA
ANATOMIQUE**

roman

nrf

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

En Pologne (sous le nom de Maja Jurkowska)

Récits

KOBIETY (FEMMES), Akcent 4(42)/90, Lublin.

NOTATNIK STANU WOJENNEGO (JOURNAL DE L'ÉTAT MARTIAL),
Odra 2/91, Wrocław.

KOLEKCJA (COLLECTION), Dekada Literacka 10/112, Cracovie, et Kwartalnik
Artystyczny 1(13)97, Bydgoszcz.

Romans

KATEDRA (CATHÉDRALE), 1997, Éditions Czytelnik, Varsovie.

CZARNA MASKA (MASQUE NOIR), 1999, Éditions Czytelnik, Varsovie.

Théâtre

RYCERZ JOANNY (CHEVALIER DE JEANNE), TYTUŁ 1/97, Gdańsk.

En France

Romans

ORPHELINAT DE PREMIÈRE MAGNITUDE, 2005, Éditions Siloë.

ROMAN DE GARE, 2006, Éditions Siloë.

Récit

LE RAT, MON AMI, 2008, Éditions Siloë.

OPÉRA ANATOMIQUE

MAJA BRICK

OPÉRA
ANATOMIQUE

roman

nrf

GALLIMARD

L'auteur a bénéficié, pour la rédaction de cet ouvrage,
du soutien du Centre national du livre.

© *Éditions Gallimard, 2012.*

*C'est ainsi que nous progressons,
mon cher docteur, à tâtons, dans un
rêve, pareils à des enfants sages, mais
immatures.*

Johannes KEPLER

Chapitre 1

Un complot démasqué, le chef des conjurés écartelé et décapité, le tzar Pierre I^{er} mêlé aux volontaires sous le nom d'emprunt de Pierre Mikhaïlov parcourait les contrées désertes de son pays, couvertes de neige boueuse. Les carrosses et les fourgons avançaient avec peine. Les roues s'enlisaient dans les ornières. Les membres de la Grande Ambassade avaient des faciès moroses. Ils tremblaient sous leurs perruques et leurs gros manteaux de zibeline aussi bien de froid qu'à cause d'un spectacle récent ayant eu pour protagoniste un rebelle déterré, mort depuis douze ans. Son corps décomposé, traîné par des cochons jusqu'à la place des exécutions capitales à Moscou, hantait constamment les nuits des trois ambassadeurs, de la foule des gentilshommes, des pages, d'un écuyer, d'un chambellan, des médecins, des cuisiniers, des prêtres, des joueurs de trompette, des serviteurs, des soldats, tous en route vers l'Europe. Le corps dépecé avait été exposé dans un cercueil sous l'échafaud en témoin muet des tortures perpétrées. Les bras, les jambes et les têtes tombaient tout autour comme des fruits mûrs. Seul un nain, avec son singe, gardait son insouciance parmi le cortège suivant les chemins cahoteux. L'horizon reculait sans cesse. Une mélodie mélan-

colique de balalaïka se confondait avec les rires sains du tzar. La Grande Ambassade composée de deux cent cinquante personnes progressait lentement. Sa Majesté avait juste vingt-cinq ans lorsque le monde vit naître deux génies, Hogarth et Canaletto. Des auberges sinistres jalonnaient le trajet vers Amsterdam, Vienne, Venise et Londres.

Le jeune tzar se distinguait parmi ses sujets autant par sa grande taille et sa complexion robuste que par sa vigueur et ses mouvements nerveux ; ainsi il ressemblait à une géante marionnette. Son aspect physique devait subir une étrange évolution durant sa vie. D'abord, ce fut un homme svelte au regard courageux sous une lourde armure, puis il devint méfiant, ce qui se dessinait sur son front froissé, plus tard encore, il s'imprégna de frayeur, visible dans ses yeux globuleux et sa posture tétanisée, enfin, il apparut défiguré par ses débauches et par ses cruautés, couvert d'une tenue de paysan, avec un visage rond et un regard méchant sous sa chapka de fourrure.

Pierre n'était pas né pour le travail de cabinet. Il aimait respirer le grand air, courir, faire manœuvrer ses troupes, s'adonner aux beuveries et aux amours ancillaires, le plus souvent dans des maisons près du faubourg des Allemands.

Le moment est venu de présenter ma modeste personne. Notre colonie d'étrangers placée aux alentours de Moscou, nommée le faubourg des Allemands, attirait le tzar par son caractère cosmopolite. Un jour, l'empereur me dit :

— Vinius, vous savez mon respect pour votre père qui, grâce à son énergie, a enrichi notre pays, bien que son cœur restât fidèle à sa Hollande natale. Ses forges de Tula restent ma fierté. Je conserve de même un très grand res-

pect pour votre mère, russe d'origine, qui vous a élevé dans notre religion orthodoxe. J'envie votre habileté d'expression, aussi aisée en russe qu'en hollandais. Vous serez mon interprète lors de mon prochain voyage en Occident. Pendant ce temps, je nommerai quelqu'un pour vous remplacer au service des Postes. J'espère que vous aurez d'autres distractions que celles d'ouvrir et de lire les lettres franchissant nos frontières.

Ma carrière avait débuté au ministère des Affaires étrangères et mon avenir se dessinait fort prometteur. Le tzar manifestait une véritable sympathie pour le milieu du faubourg. J'y possédais de nombreuses amitiés parmi lesquelles celle du baron Van Keller, ambassadeur des Pays-Bas. Nous étions tous exotiques parmi les Russes. Ni nos tenues, ni nos lectures, ni nos rites ne ressemblaient à leurs coutumes grossières et nous avions plus de relations dans nos pays d'origine qu'en Russie. Mon ami Van Keller recevait toutes les semaines un courrier de La Haye ; ainsi nous étions parfaitement au courant de ce qui se passait en Europe. Le tzar appréciait particulièrement mes comptes rendus des rapports de la Royal Society de Londres que le général Patrick Gordon me lisait au cours de longues soirées d'hiver dans un salon douillet, au coin de la cheminée. Nos dames se promenaient avec des volumes flambant neufs venant de Paris et alimentaient leurs soupirs de la poésie à la mode. Nous dégustions des plats raffinés dans de la somptueuse porcelaine française et notre sens olfactif se développait au contact des parfums de Paris et des savons de Londres. Bien que j'appréciasse la mélancolie singulière de la musique russe, je me passionnais pour l'art lyrique que nos artistes italiens nous faisaient découvrir durant des concerts et des spectacles présentés dans la maison de François Lefort,

un Suisse très doué pour organiser les bals et les banquets, un compagnon généreux, brillant et toujours gai. Mon temps libre était occupé d'habitude par des exercices d'escrime, art où Van Keller demeurait un adversaire imbattable. Mon cœur se remplissait d'une douce affection mêlée d'admiration pour Estelle, une dame de compagnie de Sophie Alexéïevna, la demi-sœur de notre monarque. Je passai avec elle les moments les plus agréables de ma vie dans l'ombre des jardins du faubourg. Nous partagions la même passion pour l'opéra italien, pour le génie de Purcell, de Shakespeare et de Calderón. Les arcanes des arts ne lui étaient pas moins familiers que ceux des sciences. Par-dessus tout, j'admirais sa tendresse de cœur, son écoute et sa discrétion. Chaque nouveau livre envoyé de La Haye se trouvait immédiatement entre ses mains. Occupé par la lecture des lettres au service des Postes, je complétais mon savoir par les récits de mon Estelle bien-aimée. De cette façon, j'étais aussi bien informé sur la situation en Europe que le tzar et je comprenais parfaitement son désir de s'instruire et de changer le système arriéré de la Russie.

Nombre d'autres passions habitaient ma tête au milieu de mes tâches, sous le regard curieux de fonctionnaires ignares. N'ayant aucun langage commun avec mes collègues au bureau, je me consacrais à la composition d'un ouvrage de géographie, à l'étude du latin et de la mythologie romaine. Pendant les leçons de hollandais et de latin que je donnais au tzar, il se montrait un élève assidu. À cause de son jeune âge, j'étais un professeur jouissant d'une certaine autorité. Malgré mon instruction et ma connaissance des mondes, je me sentais perdu dans mon âge médian et flairais de grandes révolutions au-delà des frontières. Je fus bouleversé lorsque Pierre m'annonça la nouvelle de son voyage : chose inouïe dans ce pays que le

monarque quitte sa terre. D'un coup, toute l'image que je m'étais faite de cette vaste planète éclata et je ne percevais dès lors que des fragments tourbillonnants au milieu desquels je circulais, ballotté par des passions instables. Aller vers ce monde loin du tableau que j'en dressais au moyen des gazettes étrangères me remplissait de doutes. Le choc de la nouveauté risquait d'émietter mon esprit encore plus qu'il ne l'était avant que je ne recompose laborieusement une vision tant espérée, une fresque harmonieuse, complète et logique. Existait-elle seulement ?

L'un des nombreux vices du tzar troublait fortement ma nature plutôt systématique et équilibrée : son goût pour les beuveries auxquelles aucun de ses sujets ne pouvait échapper. Toutes les occasions étaient bonnes pour boire, aussi bien au palais que dans les bouges : la naissance du tzarévitch ou le mardi gras. Saccages, désordres, crimes, hurlements et rires débridés, telle était la vie quotidienne de la cour. Pierre préférait le tapage à la musique, les violences des ivrognes aux conversations de salon. Bien qu'il se frottât aux étrangers protestants qui priaient dans un hangar et mangeaient une herbe appelée salade à l'instar des bêtes, il conservait son âme barbare russe. Ces joyeuses bacchantales étaient souvent interrompues par des mauvaises nouvelles, celles de trahisons et de révoltes. Tous ces actes de la sauvagerie nationale l'avaient sans doute incité à étudier plus précisément les mœurs occidentales. Pour dissimuler les traces rustiques de sa suite, il la couvrit de soie, de brocart brodé de perles et de pierres précieuses. Nous, les habitants du faubourg, représentions à ses yeux un modèle enviable, éclairés par les arts et les sciences que le peuple moscovite ignorait parfaitement.

Pour autant, l'empereur n'était pas un sauvage au

milieu de son peuple inculte. Loin de là. Il savait marier la brutalité et la spontanéité de ses manières avec le charme de la franchise et d'un esprit brillant, un mélange de vive intelligence, de rudesse et de fermeté. Ce style d'homme tout-puissant, curieux, ouvert, viril, imprévisible lui gagna la sympathie, voire la fascination, des princes et des philosophes, au-delà de la Russie. Trois passions l'animaient avant tout, hormis les joies de Bacchus et d'Éros : l'armée, les feux d'artifice et les navires. (L'idée d'une flotte russe lui était venue, semble-t-il, après avoir découvert une chaloupe anglaise abandonnée dans un magasin.) C'était quelqu'un qui ne respirait profondément que lorsque tous se trouvaient en danger. Chacun a le monstre qu'il mérite. Je méditais sur ce mystère qui m'unissait au tzar d'un lien solide bien que pervers. Son ombre me hantait jour et nuit. Il me suivait partout. Sa présence horrible, aussi réelle qu'imaginée, m'inspirait une terreur dont j'avais honte. C'était mon double maléfique qui se reflétait dans mon regard emplis de peur. Je dissimulais ma frayeur comme je pouvais. Je me résignais à la pensée que cet être abject était mon destin et que je n'explorerais jamais le monde par mes propres facultés. D'une certaine manière, je demeurais diminué par lui, flatté et abaissé, reconnu et paralysé.

Il arrivait qu'au milieu d'un banquet l'œil glacé du tzar me fixât. Alors, je tremblais sans savoir ses intentions à mon égard. Certains avaient péri transpercés de son épée pour avoir dit un mot de trop. Selon ses humeurs, Pierre se montrait parfois cruel, en mettant à la torture tel ou tel de ses convives, parfois rieur, en se contentant de gifler le malheureux et de malmener sa perruque. Il ne perdait jamais son sang-froid tandis que ses sujets plongeaient dans le délire provoqué par l'alcool. Autour du tzar, des corps mous, des visages décomposés, un champ d'obser-

vation idéal pour ce monarque vigilant, mode d'interrogatoire le plus efficace.

La vodka et la bière ne le troublaient jamais, il restait toujours maître de soi. Personne ne pouvait rivaliser avec lui. Il ne lâchait ni sa pipe ni son verre jusqu'à trois heures du matin. Après un court sommeil, il se réveillait dispos pour courir à travers les bureaux, les casernes, les chantiers.

Les plantureuses Hollandaises lui paraissaient fort supérieures aux femmes russes, superstitieuses, couvertes des pieds jusqu'au cou. Tandis que les Russes tournaient les yeux vers le ciel ou se penchaient sur leur missel en marmonnant quelque prière, les étrangères éclataient de rire en secouant leur poitrine dégagée. Lefort ne manifestait aucune gêne lorsque le tzar badinait librement avec sa maîtresse, une modeste serveuse. Elle, comme tant d'autres, femme de basse extraction, attirait Pierre par ses prétentions grandissantes et par sa timidité qui se transformait en présomption. Arrivée à un degré élevé de confiance en soi, ce qui irritait le tzar lassé de ce jeu, la maîtresse regagnait vite sa place d'origine, telle une poupée rejetée. La tzarine était enfermée dans un monastère pendant que son mari se livrait largement à la galanterie ou à des soirées exclusivement masculines.

— Et vous, Vinius, vous ne pensez pas à vous marier ?

Pierre me surprit par sa question en ne détachant pas sa main de la ronde épaule de sa voisine de table, Anna Mons.

— Vous ne regardez aucune femme... Toutes ces jolies demoiselles vous laissent indifférent ou alors votre cœur est déjà occupé par un amour secret ?

Une chaleur envahit mon corps. Je sentais mes joues

devenir toutes rouges. Je mesurais la négligence du tzar et sa mémoire courte puisqu'il m'avait vu plusieurs fois me promener avec Estelle dans le faubourg. Hélas, ces moments heureux furent interrompus brutalement par sa décision, après le complot, d'enfermer dans un monastère sa demi-sœur Sophie et toute sa suite dont faisait partie ma bien-aimée. Depuis un certain temps, je n'avais plus aucune nouvelle d'elle et j'étais aussi chagriné par son absence que par la pensée du voyage en Europe qui m'éloignerait d'elle encore davantage.

L'éducation du jeune tzar se passa accompagnée des vociférations de la foule excitée par le sang s'écoulant des corps déchiquetés à coups de hallebarde, parmi les matelas éventrés, les meubles fracassés, les tentures déchirées au palais à Facettes envahi par les strélitz. Sa mère lui couvrait les yeux, ce qui ne l'empêchait pas d'observer avec un grand intérêt les victimes égorgées, coupées en morceaux. Ce spectacle extraordinaire trempait son caractère et formait son goût pour la cruauté. Plus tard, il suivit ses passions sans obstacles, ce qui se manifestait par maintes extravagances incompatibles avec sa position de monarque. Il ne respectait pas l'étiquette, se déguisait en simple citoyen, évitait les longues cérémonies, couchait n'importe où, prenait des outils de charpentier et passait ses journées à raboter du bois ou à naviguer. Tout ce qui touchait à la technique et aux sciences suscitait sa curiosité de dilettante. Il cherchait à acquérir au plus vite une maîtrise de spécialiste dans le domaine qu'il venait de découvrir. Seuls l'art militaire, les beuveries, les aventures amoureuses et la construction de navires pouvaient être qualifiés de pratiques systématiques.

Traversant un jour une place publique, le tzar aperçut un arracheur de dents. Il se pencha pour mieux examiner

ses instruments étalés sur le trottoir. Soudain, il vit dans son imagination défiler devant lui les bouches ouvertes de cent cinquante de ses sujets. Il se jeta vers les cavités buccales avec ardeur. Tous ceux qui s'approchaient lui offraient le trou béant de leurs paroles avalées. Aucune discussion, aucune plainte. Toute dent paraissait infectée. Le tzar l'arrachait sur-le-champ. Il exerçait sa force avec des tenailles. Les gencives saignaient. Une dent offerte à Sa Majesté portait un espoir de promotion. Le tzar contemplait sa collection, caressait ses trophées, observait les visages défigurés, les regards soumis.

Pendant la durée de son voyage, il laissa le gouvernement de son pays à trois personnes dont un trésorier qui avait horreur de toucher la main de quiconque ou une poignée de porte, phobie qui ne le gênait pas pour manipuler l'argent. La Grande Ambassade avançait à travers les provinces ravagées par la famine, en s'imposant par surprise à des rois désemparés qui n'avaient pas les moyens d'accueillir honorablement une foule aussi considérable.

Quand vint la débâcle, les fleuves arrêtaient maintes fois la troupe. On cherchait en vain des ponts parmi les plaques de glace. La Russie en dégel! Qui n'a jamais vu cette féerie splendide et effrayante n'a aucune idée de la force de la nature, de ce chant grandiose de la terre qui se fait entendre dans les chœurs de ce peuple, larges, forts et nostalgiques. C'est un spectacle particulier d'observer l'éclosion de la vie enfermée pendant des mois dans un carcan serré. La joie se mêle alors à la tristesse, une énergie violente et la promesse du renouveau à l'attente et à l'impuissance d'un observateur passif. Rester des heures sur la rive en attendant que la masse dure devienne moins compacte provoque l'immobilité du

corps, du cœur et de la pensée. Et pourtant la nature est en train de se transformer tandis que l'homme reste toujours figé par l'hiver trop long, trop sévère, trop morne et monotone. Malgré les saisons qui changent avec une régularité implacable, l'esprit subit l'influence étrange de la stagnation et de la mélancolie proche du désespoir causé par le long sommeil de la nature. Seul le tzar, ce Russe parmi les Russes, savait affronter ce partenaire dangereux qu'était sa patrie en dégel.

Le moment vint où la traversée fut entreprise dans des barques. On les faisait osciller exprès, de droite à gauche, de gauche à droite, pour faciliter le passage au milieu des blocs. Je tendais l'oreille au crépitement des glaçons qui m'emplissait d'une musique secrète. Le mouvement tout autour était lent mais irrésistible, ce qui me donnait le difficile espoir de gagner l'autre rive. Les navigateurs criaient, inquiets. Quel soulagement enfin de toucher la terre ferme !

Les monarques dissimulaient leur embarras par vingt-quatre coups de canon grondant sous les murailles des villes. L'orgueil impérial russe demeurait ainsi intact. Pierre parcourait les bastions, examinait l'art des ingénieurs militaires sans manifester d'intérêt pour pénétrer dans les cités. Il calculait les angles de tir des canons dans les embrasures, tournant le dos à ses hôtes. Son attention était d'autant plus aiguë que ces forteresses avaient été conçues dans le but d'écraser sa propre armée. Rien d'étonnant qu'il n'arrivât pas à se débarrasser d'un cortège d'espions qui, comme lui, prenaient des notes en suivant chacun de ses pas. Les habitants des contrées nordiques observaient, les yeux grands ouverts, une espèce inconnue : des ours baptisés occupés à boire, à danser, à chanter et à dévaster les salles d'apparat. L'incognito du

tzar l'exposait souvent à l'irrespect. Mais Pierre se déridait facilement à la vue d'un bateau qui l'emmènerait en promenade sur le fleuve ou en compagnie d'experts en artillerie qui l'instruisaient aux exercices balistiques et lui délivraient par la suite un joli brevet d'élève.

Ces courtes distractions n'étaient que de rares lumières sur l'étendue d'un océan, car l'Europe de l'Est se déployait sauvage, large, voire interminable.

Je somnolais la plupart du temps enfermé dans la voiture secouée violemment. Les chocs me donnaient des nausées. Il est pertinent de parler de *maux de neige* comparables aux malaises sur la mer agitée par la tempête. Moi qui détestais les traversées en bateau, je subissais de véritables tortures en suivant le tzar. Rarement, le traîneau courait rapidement sur un terrain uni. Le plus souvent, il s'enlisait dans les ornières laissées par les chariots des paysans qui transportaient du bois. Les haltes étaient fréquentes. Les roues s'enfonçaient, soit dans la boue, soit dans la glace. Parfois, il fallait attendre deux jours pour que le fleuve se dégageât. En face de moi, mes compagnons de voyage comme statufiés, taciturnes, couverts de fourrures. De temps en temps, une main tirait la pelisse, un œil apathique s'ouvrait et scrutait le cadre gelé de la fenêtre où se profilait le désert blanc tacheté de corbeaux se nourrissant du crottin des chevaux.

La nuit, je m'éloignais de mes compagnons, des chants, des coups de fusil tirés par les soldats soûls et je contemplais le ciel animé de points lumineux, très nets, qui ne cessaient de me fasciner. Le silence du ciel m'intéressait beaucoup plus que les rires et les récits grossiers. Au-dessus de la ligne bien dessinée des arbres montait la lune illuminant de menus nuages tout autour. Ce tableau ravissant se reflétait dans la nappe d'eau, symétrique, parfait.

Aucune parole ne pouvait rivaliser avec une telle merveille, pensais-je, aucune œuvre humaine. Pourtant, j'allais découvrir des choses étonnantes, des talents et des esprits dignes du mystère de la nature. Je ne savais pas encore la force de la patience, du courage et de la vertu.

Ce long voyage me dégoûtait et m'attirait en même temps. Il portait tous les risques et toutes les promesses. Peu à peu, je comprenais la nécessité de l'ouverture, de l'instabilité de l'esprit. Mon corps se nourrissait d'espace, de sensations de plus en plus intenses. Je devais me laisser immerger complètement dans cette nouvelle dimension, admettre une force qui me dépassait, renoncer, d'une certaine manière, à ma propre maîtrise afin de m'abandonner au nouveau, à l'inconnu.

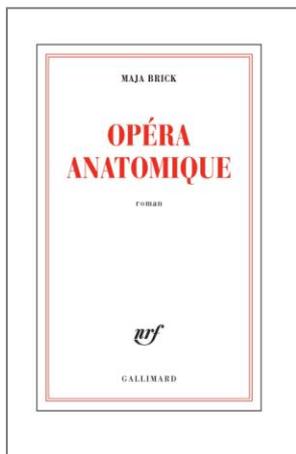
Malgré ces méditations nocturnes qui élevaient mon âme pendant de rares moments de solitude, je succombais d'habitude à la fatigue. Mon esprit restait embrumé. Chaque arrêt s'ajoutait à l'histoire du voyage comme des fragments composant un trajet linéaire sans but. C'était une succession de faits aléatoires. Il me fallait de l'humilité et de l'endurance pour tenter d'en faire une composition. Ce voyage m'intriguait, cependant je ne m'étonnais pas de savoir que certains reculaient avant de franchir la mer. On racontait l'histoire d'un bon abbé qui ne risqua pas la traversée à la vue des vagues, abandonna l'expédition et rentra chez lui.

Plus nous approchions de la frontière allemande, plus le voyage était distrayant à cause des nouveaux paysages, des nouvelles villes, d'une agitation intense. Je me livrais aux vagues du plaisir. Néanmoins, je pensais souvent qu'il était stupide d'ouvrir les yeux et les oreilles sans pouvoir fixer les images, les composer, les comprendre. Comme si je n'y étais pour rien, un observateur inerte. Que pouvais-

- Ne te réveille pas de ce meilleur des songes !
- Quel bonheur !
- Quel plaisir !
- Quelle extase !
- Quel délice pour les yeux, pour les oreilles !
- Quel amour pour le cœur !
- Quelle clarté pour l'esprit !
- Félicité !
- Si brève !
- Si intense !
- Si précieuse !
- Chantons, dansons !
- Vivons ce meilleur des songes !
- Chantons la beauté du monde illuminé par le divin !

Une voix se développait vers les hauteurs à l'instar de la brume au-dessus de la mer. Ses volutes délicates planaient sur le fond de la basse continue, une fumée légère, hésitante. Les lignes mélodiques ondoient. Le rythme ponctué par la flûte sautillante traçait des pas de danse. Comme un souffle de vent, le chant se promenait dans des régions nébuleuses, hautes, de plus en plus hautes. L'escalade était vertigineuse et triomphante. Les aigus touchaient les cimes des forêts et des montagnes. Les graves descendaient vers les cavernes. Les aigus survolaient au-delà des galaxies. Les graves pénétraient les entrailles. La descente découvrait les secrets des origines. La montée portait la tension vers l'inaccessible. La voix, tel un esprit libéré, embrassait la Nature et perçait le cœur. Sa forme volatile ne disait que la beauté, l'apparition enchantée du bonheur impossible.

FIN



Opéra anatomique

Maja Brick

Cette édition électronique du livre
Opéra anatomique de Maja Brick
a été réalisée le 20 janvier 2012
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135653 - Numéro d'édition : 233749).

Code Sodis : N50475 - ISBN : 9782072454011
Numéro d'édition : 236268.